

LE MONDE

Jean-Pierre Langellier

Article paru dans l'édition du 02.07.09

## Footballeur ? Non ! Juge, pompier

**L**orsqu'on a poussé la porte donnant sur la petite cour de la crèche communautaire Dom Bosco, à Nova Iguaçu, au fin fond du grand Rio, on est vite accueilli par une banderole qui annonce la profession de foi du lieu : "Eduquer en paix".

La paix ? Elle manque trop souvent aux enfants du quartier hors les murs de la crèche. La paix dans la rue, la paix en famille, la paix dans les têtes. En ce début d'après-midi, c'est l'heure de la sieste à Dom Bosco. Les "petits" - âgés de moins de 6 ans - dorment ou rêvent les yeux ouverts, allongés sur des matelas étalés au sol.

Plus tard, ils mèneront, comme chaque vendredi, des activités liées au thème du jour : "La musique et le mouvement". Au fil de la semaine, comme dans toutes les crèches du monde, ils découvrent les mots, les chiffres, les formes, les couleurs, les danses ou les chants. Mais la progression de cet éveil pédagogique est ici une conquête quotidienne.

La loi accorde à chaque enfant brésilien le droit d'accès à une crèche, jusqu'à 3 ans, puis à un enseignement préscolaire. Cet objectif reste utopique, faute d'argent, d'éducateurs et d'empressement de la part des municipalités, à qui incombe l'essentiel de la mise en oeuvre du dispositif, moyennant une aide financière de l'Etat fédéral.

Avec près d'un million d'habitants, Nova Iguaçu est la plus peuplée des villes de la Baixada Fluminense, la plaine de l'Etat de Rio. Elle déploie ses alignements de petites maisons basses jusqu'en lisière des pâturages. Nombre de gens d'ici vont chaque jour travailler dans les lointains quartiers chics de la "zone sud" de la métropole. Entre trois et cinq heures de bus aller-retour, selon les aléas de la circulation.

Au cours des vingt dernières années, de jeunes mères de famille, désireuses de travailler "en ville", ont suscité l'ouverture de crèches et de centres communautaires dans les banlieues pauvres. Une association, fondée en 1986, Solidarité France-Brésil (SFB) est alors entrée en scène. Parrainée par une quinzaine de grandes entreprises, cette ONG encourage les crèches à s'établir en réseaux.

*"Nous épaulons ces réseaux coopératifs, décentralisés, horizontaux, pour qu'ils se gèrent de manière autonome, explique Suzete Yunes Ibrahim, directrice exécutive de SFB. Nous les aidons à se faire accepter des municipalités et à négocier avec elles. Nous formons, en six mois, les éducatrices, dont certaines deviendront à leur tour des formatrices."*

Ces groupes communautaires ont un vaste champ d'action : alphabétisation, incitation à la lecture, apprentissage informatique, médecine préventive, assistance alimentaire, conseils de nutrition et d'hygiène, création d'ateliers artistiques, initiation à l'écologie.

SFB imprime à son travail une dimension citoyenne. Elle stimule la formation de "leaders", agents de mobilisation et de transformation sociale. Elle favorise le "retour à l'école" d'adolescents et d'adultes qui souhaitent reprendre leurs études en leur accordant des bourses.

A Dom Bosco, la crèche accueille aussi des "grands", âgés de 7 à 14 ans, avant ou après leurs quatre heures quotidiennes de cours à l'école du quartier. Ce jour-là, ils sont une quinzaine, assis sagement dans la "salle de papotage", autour de la dynamique et souriante directrice, Simone Queiroz, 42 ans. Au mur, un tableau, divisé en deux, leur donne des recommandations éducatives et civiques, "obéir, être bien élevé, rester unis..." et des interdits, "se quereller, gribouiller sur les cahiers, jeter du papier dans les toilettes..."

Ces enfants font partie des plus vulnérables du quartier, à la traîne en classe ou socialement en danger. La crèche leur évite l'oisiveté de la rue, au milieu des fléaux du quotidien, violences et trafics en tout genre. Elle les abrite, leur apporte un soutien postscolaire, et, par le dialogue et la lecture, les ouvre au monde dont ils n'ont, grâce à la seule télévision, que des images lointaines ou trop simplistes.

*"En ce moment, précise Simone en aparté, le quartier est le théâtre d'une lutte d'influence entre des trafiquants de drogue et des groupes de miliciens. Cela se solde par des mitraillages et des morts."* Les "miliciens" qui disputent aux trafiquants, les armes à la main, le contrôle de leur territoire, sont souvent d'anciens soldats, policiers ou gardiens de prison. Lorsqu'ils l'emportent, ils imposent à leur tour un ordre mafieux et tarifé à la population.

Les enfants savent tout cela. Ils en parlent à leur manière, comme dans ce récit écrit, illustré, et signé de sept prénoms dans un petit cahier, sous un titre dont la neutralité - *La Police brésilienne* - tranche avec la force du contenu. On y lit : *"Ici, une personne meurt chaque jour. Certains policiers s'appellent miliciens. L'impunité ne cesse d'empirer. Il y a des violences, comme les enlèvements-éclair. Le peuple brésilien souffre beaucoup à cause du manque de sécurité."*

Quand on leur demande ce qu'ils voudraient faire plus tard, aucun ne répond, chose étrange, footballeur, chanteur ou vedette de *télenovela*. Comme s'ils se réservaient déjà un rôle social "utile", ils se voient en juge, policier, avocat, médecin, professeur, pompier, infirmière, et pour l'un d'eux, journaliste.